

sition arbitraire ou paradoxe. Un artiste aussi indépendant n'est pas fait pour devenir un héros de poématique. Ses succès comme un trame témoignage contre toutes les théories où la critique moderne cherche trop volontiers la défloration ou le secret du génie.

A ce génie, on veut assurer des conditions, trouver des éléments et des compositions et le reconstruire ainsi après coup, dans l'espérance inavouée que l'analyse donnera un jour la clé de la synthèse. Nul homme, nulle œuvre ne sont mieux faits que Bizet et Carmen pour nous rappeler les limites que la Nature marque à un travail effort.

On a dit que le génie est une longue patience : Bizet nous le montre avant tout comme une surprise, mais une surprise qui suppose une préparation.

Il est bon que la critique s'incline devant cette surprise et que les apprécies s'astrent à cette préparation. Et voilà en quoi l'exemple rare de Bizet renferme une double leçon.

Jean CHANTAVOINE.

Fragments de lettres de Georges Bizet

écrites à sa mère, alors qu'il se trouvait à Rome

Rome, 26 juin 1858.

Chère Maman,

Tu recevais dans huit jours et par la voie de l'ambassade mon Te Deum. Je n'ai pu le faire cartonner comme j'en avais l'intention. Tu auras donc la complaisance de le faire, puis tu prieras papa de le porter à M. Pingard avec la lettre que tu trouveras dans le rouleau.

J'ai été assez tourmenté ces derniers temps : je me suis aperçu que le poème que j'avais choisi ne m'allait nullement. J'ai donc cherché et j'ai trouvé une farce italienne (Le Procope) dans le genre de Don Pasquale. C'est fort amusant à faire et j'espère m'en tirer avec honneur. Je suis décidément hâti pour la musique bouffe, et je m'y livre complètement. Te dirai le mal que j'ai eu à trouver ce poème serait impossible. J'ai fait tous les libraires de Rome et j'ai deux cents pièces. On ne fait plus de pièces en Italie que pour Verdi, Mercadante et Pacini. Quant aux autres, ils se contentent de traductions d'opéras français : car ici, où rien ne protège la propriété littéraire, on prend une pièce de M. Scribe, on la traduit et on la signe sans changer un mot. C'est tout au plus si on change le titre. Ainsi Il Domino nero (Le Domino noir) ; pas un mot de Scribe, la musique d'Auber est conservée. Roberto di Picardia (Robert le Diable) : on en fait un Picard au lieu d'un Normand et la farce est jouée. On a cependant conservé la musique de Meyerbeer. De même Riccardo l'Intrépide (Richard Cœur de Lion), où il n'est pas plus question de Grétry que de moi. J'ai signalé cet abus à mon ami About, qui le relève vivement dans un de ses feuilletons sur l'Italie. Il serait à désirer qu'une bonne loi empêche un homme de lettres de si gner une simple traduction, et un musicien de refaire de la musique sur un opéra joué sur toutes les scènes françaises.

29 septembre 1858.

Chère Maman,

Tu ne saurais croire tout le plaisir que m'ont procurés les détails que tu me donnes régulièrement à Hector (Berlioz). Ainsi le voilà lancé, Je suis sûr de son succès ; que ne suis-je aussi certain de celui de Faust ! Mais je crains beaucoup : Faust au Théâtre-Lyrique !. Enfin fasse une chance que je me sois trompé. Et puis la suite doit être si belle !

Tu attribues à la faiblesse des libretti la suite d'insuccès dont sont victimes nos meilleurs auteurs depuis quelques années ; tu as raison, mais y a une autre raison : c'est qu'aucun de ces auteurs n'a un talent complet. Aux uns, — à Issé, par exemple, — il manque le style, la conception large. A d'autres — à Félicien David, je suppose — la triture musicale et l'esprit. Plus forts, il manque le seul moyen que le positiviste ait de se faire comprendre du public d'aujourd'hui : le motif, que l'on appelle à tort « l'idée ». On peut être un grand auteur sans avoir le motif et alors il faut recourir à l'argent et au succès populaire ; mais peut-être aussi un homme supérieur et possesseur d'un caractère unique : témoin Rossini. Rossini est le plus grand de nous parce qu'il a su Mozart toutes les qualités : l'élevation, le, et enfin... le motif.

6 décembre 1859.

Chère Maman,

Si tu avais hier la partition du Pardon de sel : c'est bien ennuyeux. J'ai lu aussi les deux extraits de Faust : c'est splendide. Décidément Gounod est le plus complet des compositeurs français.

Et consolez-vous. Non il ne s'agit pas de vaincre... C'est un vers de ma maxime, mais pas qui, mais c'est ma maxime.

musique de la nature

Tout dans la nature vit, vibre et rayonne. Puisque toute vibration est sonore, on peut concevoir l'univers comme un orchestre immense, un orchestre aux mille timbres dont le plus part ne jouent point pour nous. Nos sens sont limités aux exigences immédiates et matérielles de notre vie. Encore s'affabillent-ils à mesure que la civilisation nous éloigne davantage de notre état primitif. Nous n'avons pas, du moins en temps ordinaire, à déceler la présence d'un ennemi lointain, qui nous oriente dans des terres inconnues. L'homme des cavernes possédait sous ce rapport des facultés qui son genre d'existence ne risquait pas d'atteindre. Mais ces facultés, chez lui, étaient inférieures à celles des autres animaux, parce que son cerveau commençait déjà de penser.

Quel personnage de conte avait l'ouïe si fine qu'il entendait pousser le blé ? Nous n'indemandons pas tant, et nous nous contentons des bruits perceptibles de la nature. Ceux qui ne sont pas sourds à cette musique y trouvent matière à délices. Pendant la période des vacances les amateurs des symphonies de l'espace ont été à même de se recueillir et d'écouter...

Le grand romancier russe Tourgueniev, dont on a évoqué la mémoire le mois dernier, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, n'était pas un musicien à proprement parler. Il nous raconte pourtant qu'il savait distinguer la nuit de quel genre d'arbres parlaient les brouissements des feuilles, grâce à la hauteur du son et au rythme, et il ajoute que les bruissements du printemps diffèrent en tonalité de ceux de l'automne. Si Tourgueniev avait étudié le solfège, il n'aurait pas manqué de nous dire en quel ton les feuilles frémissaient, comme le petit Saint-Saëns écoutant chanter le bouilloire.

Avoir une oreille lucide... La mélodie océane ne paraît monotone qu'aux Philistins. Ses modulations sont incessantes, dans la fantasmagorie des tempêtes comme aux heures d'apaisement. Les plaintes du vent, la voix sourde des orages, jusqu'aux rumeurs imprécises de la nuit, autant de sujets qui tentent les poètes. Mais le Verbe finit ou commence la Musique. Aux images les plus évocatrices, les plus exactes même manquera toujours les sons et les résonances que capte l'oreille.

Le paradoxe Oscar Wilde soutenait que la nature, inspirée par les peintres, s'ingénierait à les copier. Les nymphéas imitaient Claude Monet, les joues des femmes rosissaient pour complaire à Renoir et les ponts de Londres s'emboîtaient d'après la vision de James Whistler.

A ce complexe-là nous entendrions, nous, les musiciens, la campagne pasticher la Symphonie pastorale, le forêt murmurer selon l'enseignement de Wagner et le coq crier tel son camarade de la Danse macabre.

Aimable fantaisie ! La nature n'imite rien, pas même la nature...

Willy Goudeket.

Les Nouvelles Musicales sont en vente chez tous les éditeurs de musique et marchands de journaux

Mod^{lo}, senza rigore
TEMROUCHE

Ah laisse-moi ma fil... Ah laisse-moi ma fil... Elle est avec mon fils... Mon... ni que famili... le...

Trois lignes du rôle de Temrouck

Échos harmoniques

UN PECHÉ DE JEUNESSE

Celui qui signe ou plutôt qui ne signe pas ses lignes n'était encore qu'un écolier, quand il supplia un soir ses parents de lui donner cinq francs pour venir jouer l'Arlesienne à l'Odéon... Il obtint la pièce d'argent convoitée.

Le voilà grimpé sur l'impériale de « Battignolles-Chêne-Océan », en route pour le lointain voyage. Quel démon s'empara de lui à la hauteur des boulevards ?

Les lumières, le bruit, le mouvement...

Toujours est-il qu'il descendit de son observatoire roulant et... entra au café Napoli

tain, riche en glaces et sorbets.

Le lendemain matin :

— Eh bien, et cette Arlésienne ?

— Superbe, papa. Quelle musique !

— Tout s'est bien passé ?

— A merveille.

— Ah ! c'est bizarre dit le papa, je lis dans le journal qu'il y eut, hier, un com-

mencement d'incident à l'Odéon...

C'était vrai, le hasard voulut que ce soir-là — c'était en 1903 — la salle avait dû être évacuée pendant une demi-heure, des chiffrons ayant pris feu dans la cave du théâtre !

Ah jeunesse ! Trente ans après cette

proséSSION, son auteur ne peut parler de l'Ar-

lésienne sans que les siens le regardent en

sourire.

— Ah ! oui, l'Arlésienne...

UN DEMENAGEMENT

D'ailleurs, on n'entendra plus l'Arlésienne à l'Odéon. Après y être demeurée pendant quelque soixante ans, elle s'est résolue à quitter la rive gauche pour la rive droite et elle s'est réfugiée à la Comédie-Française.

Lorsque le contrat, qui liait les héritiers d'Alphonse Daudet et de Georges Bizet à l'Odéon, vint à expiration, plusieurs directeurs, ceux du Français, de l'Opéra-Comique, de la Porte-Saint-Martin se présentèrent pour accueillir l'Arlésienne. Ce fut M. Emile Fabre qui l'emporta.

Ainsi, nous pourrons bientôt applaudir l'Arlésienne dans son nouveau palais. Pour cette circonstance, on élèvera les deux premières rangées de fauteuils. L'orchestre sera dirigé par M. Albert Wolf et les artistes en scène s'appelleront Mme Debair, MM. Albert Lambert, Alexandre, Léon Bernard...

UN CHEF D'ORCHESTRE DE 10 ANS

Toujours des prodiges. Il en pleut. Celui-ci nous vient d'Italie. Il a dix ans et déjà il est atteint de « l'âtonite ». Dernièrement, il conduisait aux Arènes de Vérone, en présence de dix mille auditeurs. Un orchestre de cent vingt musiciens, s'il vous plaît. Les auteurs soumis à sa jeune Jérôme ? Spontini, Beethoven, Rossini, Mendelssohn, Wagner, qu'il conduisit, parallèl, avec une assurance et une précision susceptible de rendre jaloux les chevronnés de la carrière. Après l'Ouverture des Maîtres Chanteurs, ta foule, transportée et enthousiaste, voulait rompre des barrières et approcher le jeune maestro. La police eut toutes les peines du monde pour réfréner cette ardeur et protéger le jeune bambin. Son nom ? Bruttello Grossato.

LA MUSIQUE EN SARDAIGNE

En octobre aura lieu, à Cagliari, une exposition de musique qui comprendra trois concerts, l'un de musique pour petit orchestre et chœurs, l'autre de musique de chambre, le troisième de folklore. Une conférence illustrée d'exemples musicaux terminera cette manifestation. De plus, on pourra admirer des instruments et manuscrits anciens. Bravo, les Sardes !

UN BEL EXEMPLE

Dès le début de septembre, un assez grand nombre de théâtres vont successivement rouvrir leurs portes.

Le maire de Northampton (Angleterre) a interdit le jazz et toute musique de danse le dimanche, même chez les particuliers. La musique classique ou sacrée reste tolérée, « à condition toutefois que les radios ou gramophones ne soient pas assez bruyants pour être entendus par les passants de la rue ». Que voilà donc un bel exemple à généraliser !!!

parus dans le Menestrel
du 18 août

Sous d'autres ciels

LA MUSIQUE DES SOMMETS

Si d'aventure vous avez passé vos vacances en Suisse, vous avez pu entendre dans la montagne une musique lointaine dans l'écho prolongé. La mélodie vous semble familière. Vous avez reconnu dans le même ranz des vaches qui figure, dans l'œuvre de Guillaume Tell.

Quelle est l'origine de cette musique ?

Le ranz des vaches est une mélodie populaire suisse qui, d'abord, fut chantée par les bergers des Alpes, mais qui revêt avec le temps un aspect fort différent, selon les cantons. L'une des caractéristiques de cette musique consiste en fragments mélodiques formés par le simple développement d'un accord, procédé grâce auquel l'écho de la mélodie dans la montagne ne suit pas l'effet harmonieux. Le plus connu et le plus typique des ranz est celui de la Gruyère.

• • •

Les souvenirs qu'évoque le célèbre monastère de Saint-Gall remontent au XII^e siècle. Le Pape Hadrien, en 790, envoie à Charlemagne deux chantres porteurs d'une copie authentique de l'antiphonaire de Saint-Grégoire (l'antiphonaire est un recueil des chants « antiphoniques », des antennes de la messe). L'un de ces chantres, Romanus, arrêté dans son voyage par une maladie, fut obligé de demander l'hospitalité au Couvent de Saint-Gall. Sur le déclin exprimé par l'Empereur lui-même, il se fixa définitivement dans ce monastère, dont l'école de chant acquit rapidement une brillante renommée.

La musique vocale était accompagnée par le psaltérion, la rota, le cymbalum, dès une époque très reculée, il semble, d'après une indication tirée d'un manuscrit qu'on se soit servi de l'orgue.

A Saint-Gall vécut Notker le Bègue (mort en 912), célèbre par ses belles séquences. Déjà, selon certains musicographes suisses, il existait une musique populaire où se faisait sentir en particulier l'influence des montagnards dont le goût musical se manifestait d'âge en âge, aussi bien en Suisse que dans certaines localités du Tyrol et de la Bavière. Des airs, transmis de père en fils ont dû être joués sur les instruments rudimentaires des bergers, principalement sur l'alp-horn. Ce qui autorise cette supposition c'est que les intonations fausses de l'instrument ont quelquefois passé dans le chant.

La musique fut encore cultivée aux couvents d'Einsiedeln, d'Engelberg, de Muri, sans oublier que la musique religieuse était en honneur à Soleurs et à Coire.

• • •

'Au XV^e siècle, le fait capital, on pourrait presque dire, le seul fait intéressant de l'histoire musicale en Suisse est la formation des Collèges musicaux. Ce genre d'institutions, ébauché des nombreuses sociétés philarmoniques et chorales, depuis si florissantes en ce pays, a largement contribué à répandre le goût de la musique parmi le peuple suisse.

Collège musical, on appelait ainsi non une école, mais une réunion d'amateurs ayant pour objet l'étude et l'exécution de compositions vocales et instrumentales. Il s'en forma dans la plupart des villes importantes, à Zurich, Saint-Gall, Schaffhouse, Coire et Bâle. L'un des plus anciens est celui de Winterthur, créé en 1619.

Pour en revenir aux origines de la musique populaire suisse, nous avons vu combien la musique religieuse et la profane ont commencé par être intimement liées, comme ce fut souvent le cas chez d'autres peuples.

Rappelons, en ce qui concerne le ranz des vaches, que l'air en fut sévèrement interdit dans les compagnies suisses servant sous Napoléon : en l'entendant, les soldats étaient pris par la nostalgie du pays, oubliant toute discipline et plusieurs fois repassèrent la frontière...

Mod^{lo}, maestoso
MARIE

Quand il fait jour... sur le...
... le... Il fait nuit en...
... ba... se... Nous sommes les fils du So... le...

Trois lignes du rôle de Marie